

## Briser le miroir

Louise Dupré

Numéro 95, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37540ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (1999). Briser le miroir. *Lettres québécoises*, (95), 7-7.

# Briser le miroir

« Que quelque chose me vienne en aide, voilà de nouveau l'opacité des sens... »

Daniele Pieroni

AUTOPORTRAIT  
Louise Dupré

ÉCRIRE, OUI. POUR TRAVERSER L'OPACITÉ DES SENS, retrouver la sensation vraie à l'origine de ce qu'on appelle la vie. Écrire et vivre, d'un même mouvement, celui de la marche, tranquille, posée, quand il s'agit de parcourir la ville, d'est en ouest, avec ses arbres, ses parterres fleuris, ses boulevards peuplés de flâneurs, de gens affairés, de vieillards, de chats, d'amoureux, de mendiants. Écrire, comme entrer dans le grand battement du monde.

Est-ce qu'on décide un jour de devenir écrivain ? Certains, semble-t-il, le savent très tôt. Chez moi, c'est venu tard, après l'écriture. Après les textes dans les revues, le premier livre même. Bien sûr, à l'école primaire je composais des pièces de théâtre qu'on jouait les jours de fête. Et puis des poèmes. Mais ensuite est venu le désir, le goût de l'amour, le goût d'enfant... et j'ai oublié.

Il aura fallu que je me retrouve face à l'incourtournable preuve de mon nom sur des livres pour m'avouer, *Voilà, j'écris*. Car après le passage à la vie adulte, j'ai essayé de passer outre à l'écriture, de l'éviter. J'ai fait du syndicalisme, j'ai fait partie de toutes sortes de comités. J'ai milité. Mais le besoin d'écrire est revenu, au détour, il a ressurgi dans ma vie, de façon oblique, par l'engagement même. C'est en effet le féminisme qui m'a ramenée à l'écriture. J'ai commencé à répondre à des commandes, il y avait tant à dire sur la réalité des femmes.

Tout de même. Souvent me revient cette phrase de ma mère, *Tu accomplis ce que ton grand-père aurait voulu accomplir*. Le père de ma mère, mon premier amour. Il était allé s'installer à Ottawa pour pouvoir lire des livres qui, au Québec, étaient à l'Index. Il écrivait des contes, il avait commencé un roman, dans un cahier ligné que je conserve précieusement, dans mon classeur. Avant même que je comprenne le sens des mots, il me lisait les journaux, jusque tard dans la nuit, quand il me gardait, à ce qu'on raconte. Un jour il est mort, comme meurent les grands-pères, on l'a couché dans un cercueil de bois et, après beaucoup de prières, on l'a descendu au fond d'un trou. C'était l'année avant



que j'apprenne à lire par moi-même. Et à former mes lettres, lentement, de la main gauche.

Mon désir d'écrire s'est-il détaché du sien ? Je veux croire que maintenant, c'est devenu mon désir à moi. Séparé. Un désir de femme qui regarde à la fois derrière et devant elle. Qui se fabrique une mémoire à partir d'une langue qu'elle tente de faire sienne. Voilà toujours la question. Apprivoiser la langue, comme un autre corps, l'habiter, s'y lover. Langue sensuelle, sensorielle, sensitive, caressante sous la main. Capable de dévoiler une vérité que jusque-là nous ignorions. Car l'écriture n'a pas de sens pour moi si elle ne cherche pas à créer un noyau de vérité. La vérité, oui, même si l'on doit rencontrer l'inquiétude, la laideur, le saccage, la trahison. Même si l'on doit parfois se tromper de chemin. Pour moi, la vérité dans l'écriture passe avant la beauté. C'est elle qui laisse apparaître une lumière, là, pour un lecteur ou une lectrice que je ne connaîtrai peut-être jamais.

« Que quelque chose me vienne en aide, voilà de nouveau l'opacité des sens... » Cette phrase d'Archimède, dans *L'Adagio*, de Daniele Pieroni, me rejoint. Dans le noir, Archimède cherche, il attend, il espère une éclaircie, un éblouissement,

qui permettra la découverte. Pour lui, c'est la science. Pour un autre, Dieu. Souvent pour la femme, l'enfant. Pour moi, l'écriture. Mais ne s'agit-il pas toujours de la même question posée à l'univers ? Dépasser sa finitude, livrer combat à la mort, ce mystère, cette horreur qui défie tout entendement, cette réalité inacceptable à laquelle on ne peut se soustraire ? La mort des autres. Et en dernier lieu, sa propre mort.

Écrire. Parcourir la ville pour arriver jusqu'à sa tombe, y descendre, voir ce qu'il adviendra de son propre visage quand les dernières lueurs qui allument l'œil auront disparu. Face-à-face avec soi-même qui n'a rien de morbide, mais tentative de briser chaque fois le miroir, d'échapper à son image, celle qui enferme dans le prévisible, le concevable, le correct, le cliché, le lieu commun.

Écrire pour s'approcher le plus près possible du mot *liberté*.